

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fred DU BOIS

Charité

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1920, tome 19, p. 114-117

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Charité

Nous avons reçu deux documents dont nous voulons faire part à nos lecteurs. L'un, le 56<sup>e</sup> rapport annuel des Missions intérieures, est plein de renseignements et d'enseignements du plus haut intérêt pour les catholiques suisses. La vie des paroisses de la Diaspora y est peinte par leurs pasteurs eux-mêmes en termes parfois émouvants. Si certaines contrées ont une floraison d'oeuvres vigoureuses, si le mouvement religieux y est en croissance, en revanche combien de paroisses où un prêtre unique se voit dans l'impossibilité matérielle de soigner un troupeau de plusieurs milliers d'âmes disséminées sur une étendue considérable, de satisfaire dignement aux besoins du culte dans une église trop petite ou délabrée, qui ne savent où grouper les enfants du catéchisme, qui ne peuvent faire face à de graves difficultés financières. Et tout cela, ce n'est pas faute de dévouement de la part des pasteurs : ce qui manque, ce sont les ressources nécessaires, et ce sont les prêtres. Nous avons déjà recommandé l'œuvre des Missions intérieures ; nous faisons à nouveau un appel en sa faveur. Chers lecteurs, aidez-les par vos généreuses offrandes, ou tout au moins par vos prières ; demandez à Dieu une moisson abondante de prêtres dévoués et saints, dont la nécessité est partout si pressante.

L'autre document est la lettre suivante que nous publions sans commentaires.

Vienne, ce 22 août 1920.

Peut-être avez-vous intérêt à recevoir d'un compatriote établi à Vienne, quelques informations précises sur la détresse qui y règne. C'est dans l'idée que mon témoignage pourra vous être utile que je prends la liberté de vous adresser les lignes suivantes.

Il arrive souvent qu'un étranger, venu ici pour un court séjour, emporte en repartant la vision d'une ville où l'on s'amuse et non pas celle d'une ville où l'on a faim. Rien d'étonnant à cela. Ayant bénéficié largement du cours du change (pour 100 francs suisses on touche à l'heure qu'il est 3.600 couronnes, et avant la guerre 100 francs faisaient 96 couronnes), il a pu vivre à son aise, sans avoir rien à se refuser. Ayant résidé dans le quartier des grands hôtels, il a côtoyé un monde où l'on dépense l'argent à pleines mains, monde composé d'innombrables réfugiés favorisés par la fortune, de nouveaux riches, d'une foule de gens qui gagnent gros en spéculant sur la vente des denrées. Il a trouvé ce monde-là, partout, au corso, dans les théâtres, les cafés, les cinémas, au champ de courses. Il ne s'est pas soucié, il n'a pas eu l'occasion d'aller regarder un peu ailleurs, dans de nombreux arrondissements où toute une population végète bien plutôt qu'elle ne vit. Combien la réalité est différente de ce qu'il croit savoir et raconte peut-être après son retour au pays !

Dans les derniers mois de la guerre, par suite du blocus, Vienne avait fort peu à manger et les habitants, dans leur ensemble, étaient mis pour toutes choses à la ration. C'était une maigre ration, mais chacun recevait au moins sa part parce que les prix, bien qu'ils eussent déjà augmenté, étaient pourtant demeurés abordables à toutes les bourses. Aujourd'hui, la situation a changé du tout au tout. Vienne, il est vrai, a des vivres en suffisance, mais si une partie de la population peut acheter le nécessaire, l'autre qui est la plus nombreuse, ne peut pas, et elle est forcée, c'est le cas de le dire, de se serrer le ventre. Pour vivre à l'heure qu'il est, comme il y a 7 ans, il faut disposer annuellement de 150.000 à 200.000 couronnes. Les ouvriers syndiqués doivent à leurs grèves réitérées de s'être vu octroyer des salaires qui sont de 25 à 35 francs plus élevés qu'ils n'étaient avant la guerre. La classe moyenne, appelée communément la classe bourgeoise, est au contraire réduite à

des revenus qui se sont tout au plus triplés ou quadruplés depuis 1913. Comment cette classe, devenue la classe nécessiteuse et qui comprend les employés, les professeurs, les retraités militaires et civils, les artistes, la foule de ceux qui n'ont pour tout avoir qu'un maigre carnet de caisse d'épargne, pourrait-elle nouer les deux bouts, avec des ressources variant entre 3.000 et 20.000 couronnes ?

La chute de la couronne, jusqu'à 3 % de sa valeur d'avant la guerre, est cause de tout le mal. Les prix des vivres ont augmenté depuis une année en raison inverse de cette baisse effroyable. S'ils sont presque de niveau avec les salaires des ouvriers, l'écart qu'ils manquent en revanche avec les moyens d'existence des bourgeois a des effets désastreux pour ceux-ci.

Cette dernière classe est indéniablement dans une grande détresse. Il fait pitié de voir de quelle façon elle est forcée de vivre. La viande et les mets fortifiants ont disparu de toutes les tables. Comment une famille vivant d'une pension de retraite, d'une rente ou d'appointements de quelques centaines de couronnes par mois, pourrait-elle s'accorder du bœuf à 120 couronnes le kilo, du riz à 60 couronnes, de la graisse à 150 couronnes, des œufs à 7 couronnes la pièce ! avec 10 ou 15 couronnes à dépenser par jour, c'est tout au plus si l'on peut acheter 1 kilo de pommes de terre à 9 couronnes le kilo, un peu de légume et de farine. Le lait, pas question d'y songer. La boîte de Nestlé revient actuellement à 52 couronnes. Le pain coûte 10 couronnes la michette ; le reste à l'avenant. La différence des régimes sous lesquels vivent les classes ouvrières et bourgeoises se constate aux mines que font voir les enfants de l'une et de l'autre. Les uns attestent par leur air de santé qu'ils ne souffrent pas de privations, les autres ont des visages émaciés décolorés, ils sont malingres, arrêtés dans leur croissance ; à les voir on devine aisément qu'ils n'arrivent pas à contenter leur faim. Combien d'entre eux, n'ont pour toute nourriture quotidienne, qu'une soupe maigre, une lèche de pain et quelques pommes de terre. Pauvres enfants ! leur tristesse se reflète dans des yeux qui ont déjà dû verser bien des larmes. Ils se demandent peut-être s'il valait bien la peine de venir au monde pour vivre une vie pareille.

Le fait est que, dans les arrondissements bourgeois qui forment la majeure partie de la ville, la santé des enfants laisse beaucoup à désirer. La tuberculose et le rachitisme y font rapidement des ravages. Innombrables sont les malheureux petits qui, depuis une année, ont déjà pris la route du cimetière.

Au lieu de s'améliorer la situation ne fait qu'empirer. Dans l'espoir que la crise ne serait que de courte durée, la plupart des gens se sont laissé aller à vendre peu à peu tout un petit avoir : des bijoux, du linge, des meubles. N'ayant plus rien dont ils puissent faire de l'argent, ils vont se trouver acculés à la dure nécessité de vivre de leurs seuls revenus. Comment feront-ils ? Les perspectives ne sont pas roses avec la propension des prix à monter encore, et l'hiver qui ne tardera plus à être à la porte. Le temps presse. Il est urgent qu'on redonne un peu de force et de sang à tant d'infortunés enfants, avant que le retour du froid et de nouvelles privations finissent par avoir raison de leur santé débile.

Les comités de secours aux enfants viennois qui se sont constitués de tous côtés, déploient plus de zèle que jamais. La Suisse, la Hollande, la Suède, le Danemark, l'Angleterre, l'Espagne les Etats-Unis, etc., se piquent d'émulation pour porter remède à la détresse actuelle. On fait déjà beaucoup, mais on ne fait pas encore assez. La charité n'étendra jamais suffisamment son champ d'action pour atteindre toutes les misères qui existent.

Si 25.000 enfants ont déjà trouvé une large hospitalité en Suisse 15.000 en Hollande, plusieurs milliers dans d'autres pays, si les Etats-Unis, faute de pouvoir, étant trop éloignés, pour héberger des petits Viennois, ont institué à leur intention des groupes scolaires, si l'Autriche de son côté fait son possible, c'est-à-dire l'impossible pour coopérer effectivement à cette action générale, ils sont légions les enfants qui en sont encore à attendre qu'on s'occupe d'eux. Pauvres petits ! pourvu qu'on leur tende encore une planche de salut avant qu'il soit trop tard.

C'est en formulant sincèrement ce vœu que je vous prie, d'agréer l'expression de mes sentiments respectueux.

(signé) Fred. Du BOIS

Vice-Président du Comité du Home Suisse à Vienne,  
Membre du Comité de secours suisse.